

Tourisme, saphirs et développement dans l'Ibara

Harivolo ANDRIAMANANJARA et James RAVALISON

Institut de Géographie
Université d'ANTANANARIVO

Résumé : L'espace des pasteurs Bara, dans le sud-ouest malgache, a été récemment bouleversé par l'extraction des saphirs dont le centre est la localité d'Iakaka. La venue subite d'une population nombreuse, étrangère à la région, ébranle les structures traditionnelles.

Mots-clés : Activités minières. Tourisme. Régionalisation. Madagascar.

Abstract : Sapphire's extractions are overturning the area of the pastoral people Bara, in the south-west of Madagascar, specially around the main place of Iakaka. The rush of a far-off population unsettles the older structures of the region.

Key words : Mining. Tourism. Regionalization. Madagascar.

L'espace des pasteurs Bara, le plus étendu du Sud-Ouest malgache, se repère sous la forme d'un cercle de 150 km de rayon dont le centre serait à peu près fixé là où la RN 7 tangente le spectaculaire plateau de l'Isalo, à Iakaka, récente capitale de l'exploitation du saphir.

I - L'IBARA

À la marge de leur espace historique, les Bara, toujours à la recherche de pâturages extensifs, se sont plus ou moins mélangés avec les populations voisines : avec les Sakalaves, dans le Nord-Ouest, avec les Betsiléo dans le Nord (donnant ainsi les Bara-Bosy), avec les Antaisaka -eux-mêmes migrants- vers le Nord. Seul le plateau de l'Horombe est exclusivement Bara, de sorte que l'Ibara dans son ensemble ne saurait être pris pour le territoire propre d'une unité ethnique.

Il n'est pas non plus une unité physique. Entre les hautes terres centrales et les basses terres périphériques du Sud-Ouest, ils ménagent une transition topographique entre 1 000 et 500 m d'altitude : au sortir du compartimentage fouillé du Betsiléo, dès Ambalavao, le système de pente se desserre, annonçant les horizons du Sud. L'Ibara relève pour l'essentiel du bassin sédimentaire du Menabe mais avec le faciès très particulier des grès tendres qui donnent à l'Isalo des paysages de canyon aux versants ruiniformes fort attractifs pour le tourisme.

Le climat est de type semi-humide chaud. À Ranohira, à l'est de l'Isalo, 90 % des pluies annuelles (1 056 mm) tombent en 5 mois, de novembre à mars. Le reste de l'année est sec mais heureusement moins chaud sauf lors des bouffées de fœhn capables de provoquer de longues séquences d'aridité. Ces conditions, aggravées par la prépondérance des sols grossiers et la rareté des alluvions, ne favorisent guère l'activité végétative du couvert graminéen et arbustif régulièrement soumis aux feux de brousse pastoraux. Elles n'incitent pas non plus le Bara à pratiquer l'agriculture d'autant que les aléas pluviométriques ne tolèrent que des variétés à la fois hâtives et résistantes à la sécheresse. Aussi les cultures se limitent-elles à de micro-terroirs proches des villages avec parcelles de manioc, patate douce et arachide et quelques rizières de bas-fonds quand c'est possible. Ils paraissent perdus dans l'immense terrain de parcours dont les herbes rares expliquent l'étalement du nomadisme pastoral Bara.

L'isolement constitue un autre trait caractéristique du pays Bara. Le peuplement humain n'y dépasse jamais 15 hab./km² et l'espace n'est innervé que par une moyenne de moins de 4 km de pistes pour 100 km². Les vastes communes de l'Ibara ne communiquent guère entre elles. Mais l'enclavement est aussi externe : la RN7 n'a été bitumée que très récemment et, jusqu'à présent, n'a guère apporté de changement ; les Bara font figure d'une des populations les moins modernisées de la République et, par là même, les plus fidèles au comportement traditionnel. Les bourgades et communes à l'est de l'Isalo (y compris Ilakaka) relèvent de la province de Fianarantsoa, mais le chef-lieu ne les influence guère. C'est plutôt Tuléar qui manifeste ses besoins et ses moyens, le long de la Nationale 7, jusqu'aux approches de Ranohira. L'efficacité de l'action administrative peut se ressentir de cet éloignement des deux capitales régionales. De même, la faible densité n'aide pas à trouver les solutions appropriées de la part des organisations qui désireraient faire valoir la culture Bara.

C'est dans ce vaste pays pastoral, simplement traversé par une route relativement rapide que font irruption deux formes de croissance allogènes : l'éco-tourisme de l'Isalo et l'exploitation artisanale du saphir à Ilakaka.

II - ÉCO-TOURISME DANS L'ISALO

L'Isalo est un plateau gréseux s'inclinant de 1 200 m à l'est jusqu'à 620 m à l'ouest, approximativement selon le pendage de ses couches de grès grossier mais friable en stratification entrecroisée. L'action conjuguée de la sédimentation, de l'érosion et des mouvements tectoniques fait affleurer la tranche des couches successives : Isalo 1 – Trias, Isalo 2 – Jurassique inférieur, Isalo 3 – Jurassique moyen. La première à l'est forme souvent de belles cuestas avec des corniches de plus de 100 m et des reculées en gorges très profondes ("Canyon des makis", "Canyon des rats", etc...) au-dessus de la dépression subséquente occupée par la Nemamaty ; y subsistent parfois des pans de forêt mésophile. Au centre prédominent les surfaces tabulaires, impressionnantes par leur monotonie. Enfin, à l'ouest, les dômes sableux scandent la surface principale.

Partout règne une savane arbustive ou arborée à *Pourpatia kaffra*, *Hyphaene shatan* et *Medemia nobilis*. Un tel milieu a un réel pouvoir d'attraction pour les touristes de "nature", alléchés par des descriptions comme celle-ci : « Le parc national de l'Isalo a un air de far west. L'érosion a sculpté dans ce massif de grès un décor fantastique : canyons, gorges, rochers en forme d'arche, de piton, de ruine. Dans cette cité de pierre, aloès, euphorbes et pachypodes s'accrochent en jardins suspendus, tandis que les cours d'eau s'ourlent de grappes de palmiers, pandanus, fougères et bambous, asiles d'innombrables oiseaux et de quelques espèces de lémuriers comme l'Eulémur fauve » (Géo Mag, 1999).

Le parc national de l'Isalo a été créé en 1962. À partir de 1974, sa gestion a été confiée à l'Association Nationale pour la Gestion des Aires Protégées (ANGAP), qui est une ONG chargée de l'animation et de la gestion du programme de conservation de la biodiversité malgache. Sur une superficie de 81 540 ha, le parc de l'Isalo recèle des sites de plantes endémiques comme le *Pachypodium* (Vontaka) ou les *Kalanchoe* (Sofin'ondry), des curiosités géologiques (le "Tsingui", "la botte", "le loup", "la fenêtre", "la piscine"). L'ANGAP a organisé pour les touristes des circuits praticables en voiture tout terrain et des sentiers pédestres. Ainsi, l'Isalo est un des "musts" du tourisme à Madagascar tandis que, pour les Bara, c'est un lieu sacré, sanctuaire des rites funéraires.

Actuellement, l'activité touristique de l'Isalo n'est pas intégrée dans la vie rurale de l'espace Bara. En 1998, 20 000 touristes ont visité le Parc et sans doute plus de 35 000 en 1999. Ils affluent pendant la saison sèche, de mai à octobre. Tandis que deux hôtels et un parc de bungalows à Ranohira accueillent la clientèle moyenne, le réputé "Relais de la Reine" est de classe internationale. Tous affichent généralement complet et dégagent des bénéfices, investis dans la modernisation et l'extension des établissements.

La contribution des ruraux au développement du tourisme de l'Isalo est très limitée. Tous les hôtels-restaurants se ravitaillent à Fianarantsoa ou à Tuléar ; les producteurs traditionnels de l'Ibara ne

pouvant satisfaire en qualité ni surtout en quantité et continuité leurs besoins. Il en est sensiblement de même en matière d'emplois. Seul un petit nombre de jeunes de la région de Ranohira ont été recrutés et formés par l'ANGAP, mais la plupart des accompagnateurs viennent des grandes villes sus-nommées. L'ANGAP voudrait bien intégrer le tourisme au développement économique local mais la population ne se laisse pas véritablement convaincre. La *Landscape Development Intervention* projette d'aménager les régions périphériques de l'Isalo en zones d'intervention éco-touristiques (ZIE), impliquant la compréhension des villages Mariana, Iana Kandrarezo, Voatavolana. Pour le moment, les villages, et même les chefs-lieux, conservent les valeurs et les modes de vie véritablement traditionnels.

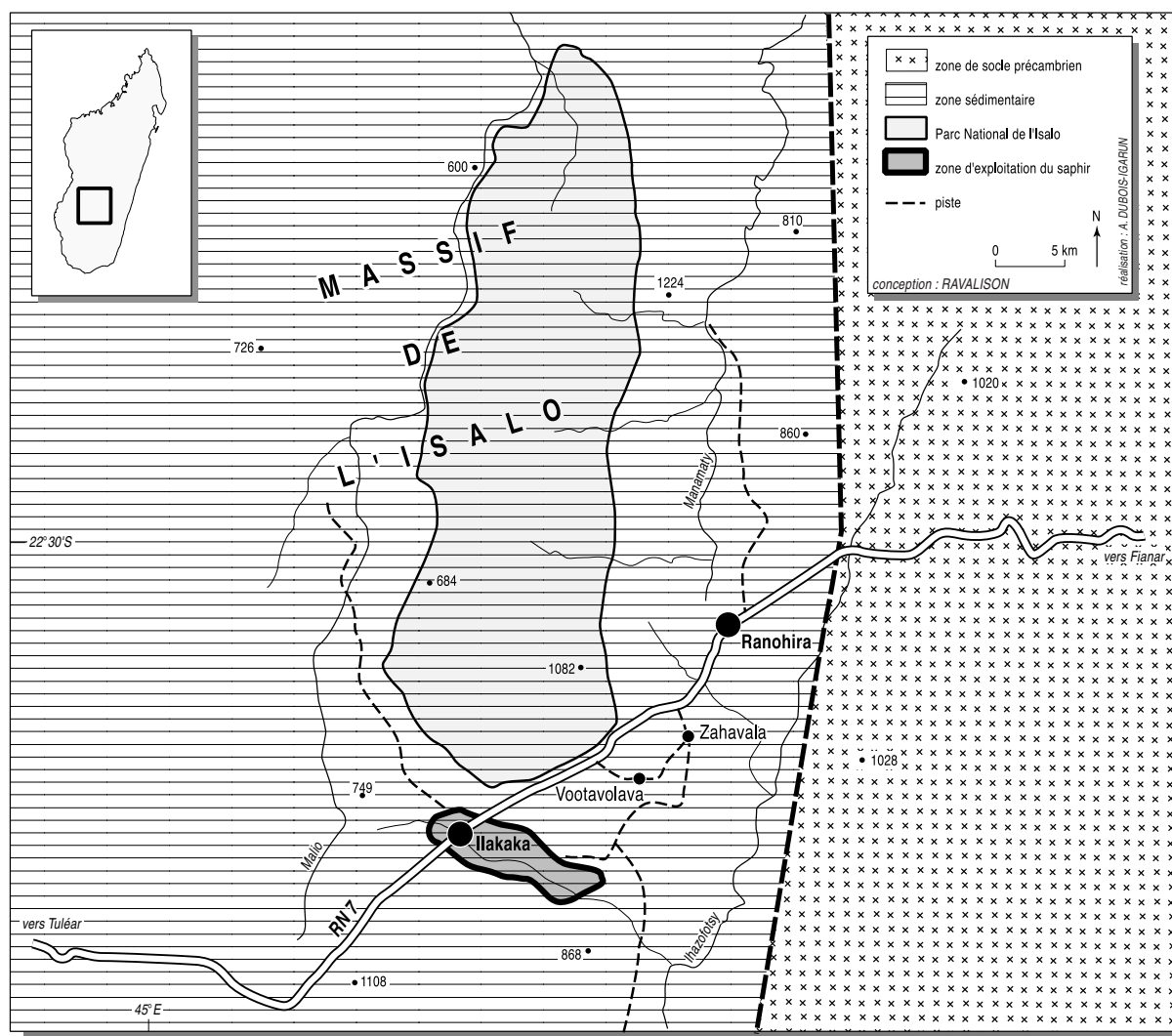


Fig. 1 : Région Isalo-Ilakaka

III - ILAKAKA, "capitale du saphir"

L'assise sud-orientale du plateau de l'Isalo est un pédiment développé à partir des couches de grès, principalement continentaux, emballant une minime proportion de saphirs mobilisés à partir des gîtes métamorphiques. Au sein d'un bassin-versant drainé vers l'Onilayi moyen, la majeure partie de la contrée consiste en interfluvés collinaires d'allure aplanie. Ils sont couverts d'une savane herbeuse où les *Hypparrena rufa* ("vero") l'emportent sur *Heteropogon entortus* ("danga") tandis que quelques *Hyphaène chatau* ("sairana") forment bosquets sur les culminations. Les reprises d'érosion linéaire à l'origine de l'encaissement relatif des vallées démantèlent les masses principales, facilitant l'accès au niveau à saphirs.



(cliché : C. MAURAGE)

Photo 1 : Ilakaka

L'exploitation se fait de manière artisanale et archaïque. Ayant choisi son site, l'artisan, éventuellement aidé par quelque manœuvre salarié, commence par ouvrir un trou de 1 à 1,50 m de diamètre, qui sera progressivement approfondi, parfois jusqu'à 15 m. Un seul homme descend dans le trou. Le sable et les galets sont remontés en surface à l'aide d'un seau attaché à une corde. Il faut ensuite transporter le matériau jusqu'au bord de la rivière Ilakaka, qui prend sa source à 13 km au nord-ouest de la localité, pour le tamiser. Les éléments grossiers sont retenus et triés un par un. Si la chance sourit, la récolte pourra être de 10 à 20 g de saphirs par jour. Commencent alors les transactions.

Un premier niveau d'acheteurs gravitant autour des mineurs, dont la plupart, récemment arrivés, ne connaissent rien de la valeur et de la qualité du saphir, se portent acquéreurs. Ils sont à la base d'une chaîne d'intermédiaires qui aboutit aux grands négociants. Ouvertes, semble-t-il, en novembre 1998, l'extraction et la commercialisation s'effectuent en marge de la législation en vigueur et, notamment, du code minier. L'ONG "Felapeso" est mandatée pour esquisser une ébauche d'organisation. Tout artisan doit, en principe, être membre d'un "groupement", moyennant une cotisation de 5 000 FMG et reverser 1 250 FMG par gramme de saphir à l'association. Selon son président, la "Felapeso" a collecté, depuis son origine, 325 millions de FMG de taxes pour l'État, au prorata des 443 000 129,5 g de saphirs récoltés. Mais cette production déclarée est très loin de la réalité et personne ne connaît le poids du saphir extrait. Le maire de Ranohira estime le flux monétaire journalier de la région à 2 milliards FMG... ce qui paraît en rapport avec le dynamisme de l'agglutination humaine.

Quoiqu'il en soit, en l'espace de quelques mois, Ilakaka et ses environs se sont complètement métamorphosés, perdant leur anonymat, pour devenir célèbres à l'échelle nationale et même internationale. Le village d'Ilakaka, qui comptait à peine 100 habitants en 1998, est devenu une agglomération qui rassemblerait anarchiquement 150 000 personnes en août 1999 (photo 1). De toutes les régions de Madagascar accourent des gens persuadés de s'enrichir. On estime les nouveaux arrivants entre 200 et 500 personnes par jour, qui doivent, en principe, pour devenir mineurs, s'affilier à un groupement de la "Felapeso".

Dans un premier temps, l'agglomération s'est étendue linéairement sur 1,5 km au long de la RN7, de part et d'autre du village. Puis les nouveaux venus ont progressivement colonisé les berges de la rivière sur près de 3 km. L'habitat est évidemment précaire, construit en végétaux, bois, bidons et tôles plastiques. Une minuscule case de 2 m sur 2 abrite 5 ou 6 personnes et, placée en location, rapporte de

20 000 à 25 000 FMG par jour. Les équipements sanitaires sont quasi inexistant, mais une dizaine de médecins se sont installés dans l'agglomération.

Une telle concentration humaine engendre toutes sortes d'activités pseudo-urbaines. Outre le bâtiment, les secteurs de service voient proliférer les épiceries fourre-tout, les hôtelleries de fortune, les restaurants -minimum, les ateliers de mécanique, etc... Des marchands ambulants venus de très loin, et même d'Antananarivo, trouvent ici à écouler leurs marchandises : friperie, ustensiles de cuisine, appareils radio, etc... La nuit, les bars, les discothèques, les salles de jeux sont très animés ; l'alcool, la drogue, les prostituées et l'argent y circulent en toute liberté. Un service administratif précaire a été mis en place, assisté par une brigade d'une dizaine de gendarmes essayant d'assurer l'ordre dans l'agglomération. Un climat d'insécurité règne à Ilakaka où se confrontent des intérêts contradictoires dégénéralant parfois en conflits meurtriers. Les habitants réagissent en se barricadant ou en s'écartant des coins chauds. L'esthétique urbaine et le respect de l'Homme ne sont pas les caractères majeurs d'Ilakaka.

Le "rush" sur le saphir a ébranlé les structures traditionnelles de la région Bara. Les villages environnants se vident de leurs paysans fascinés par le saphir, même si beaucoup de malchanceux y reviennent après plusieurs semaines de prospection. Certes, on voit apparaître, à côté des cultures vivrières traditionnelles, quelques cultures de vente pour les marchés spontanés d'Ilakaka ; mais comme l'élevage est le fondement de l'économie Bara, la nouvelle et récente demande vivrière n'a pas encore induit une mutation de la production locale. Cependant les gains retirés de la vente des produits agricoles sont appréciés par les villageois comme réserve pour leur propre période de soudure alimentaire, tandis que ceux obtenus par l'extraction du saphir permettent de reconstituer le troupeau familial de zébus, assez souvent victimes des razzias des "malaso" (brigands). Enfin, les villages découvrent les petits équipements qui font le charme de la vie moderne. Au total, l'espace Bara ne participe ni à l'approvisionnement ni à la commercialisation ni pour ainsi dire aux flux monétaires circulant à Ilakaka, qui n'est donc, pour le moment, pas intégrée à la région.

Ilakaka, bien desservie par la RN7, fonctionne davantage à l'échelle nationale et internationale. Isolée de l'espace Bara, elle n'est certainement pas enclavée. Toutes sortes d'étrangers viennent nombreux y acheter du saphir, dans une réelle concurrence, facilitée par la rapidité des communications vers les aéroports. Elle est le point de départ d'une filière qui profite principalement aux gros bonnets nationaux et étrangers. De ce point de vue, elle ressemble jusqu'à un certain point au tourisme international vers les paysages de l'Isalo, dont l'ANGAP a presque le monopole. Cependant ces deux activités extraverties, dont les pôles sont distants de moins de 30 km, s'ignorent presque complètement, tout comme l'une et l'autre ignorent l'espace Bara. Dans l'optique d'un développement régional intégré durable, n'est-il pas urgent d'approfondir le diagnostic et d'envisager les voies et moyens d'une synergie contrôlée ?